

LA

NOUVELLE - FRANCE

REVUE MENSUELLE

SOMMAIRE DU N° 12

Primevere.—derniere partie.	
Ma premiere messe de minuit	M. ARNAUD
Le territoire de l'Idaho	M. N. LEGENDRE
Literature espagnole	M. H. de KASTNER
Construction navale a Quebec	M. J. AUGER

PRIX DE L'ABONNEMENT

Pour le Canada et les Etats-Unis.	{	12 mois.....\$2 00	
	{	6 " 1 00	
France	{	12 mois.....12 francs.	
	{	6 " 6 "	

FRANC DE PORT.

M. ISRAEL TURCOT est l'agent autorisé de la Revue.

QUEBEC
 Imprimerie d'ELZ. VINCENT
 224 Rue et Faubourg St. Jean.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 309

LECTURE NOTES

BY

PROFESSOR

PHYSICS DEPARTMENT

UNIVERSITY OF CHICAGO

NOUVELLE - FRANCE

REVUE MENSUELLE

Directeur : M. JACQUES AUGER

Volume I

1er Avril 1882

Numero 12

PRIMEVERE

NOUVELLE

II

Avril, avec ses courts sourires et ses larmes vite essuyées, s'est enfui. C'est un jour radieux, sans nuage, que ce premier né de mai. La brise est chaude, le ciel est calme comme les yeux d'un enfant.

Ce jour de dimanche brille trop pour que tout Paris ne sorte pas de chez lui. Il n'est personne qui n'essaie de se répandre dans la campagne : à pied, en voiture, par chemin de fer, sur l'eau, tout Parisien s'élanche de sa coquille, anxieux de respirer l'air doux et embaumé des bois et des champs.

La rivière elle-même semble pressée de s'échapper, car elle court en tourbillonnant sous les ponts, et passe rapide par les quais poudreux ; mais quand elle a laissé la ville derrière elle, elle se met à flâner, dans ses détours et méandres, comme la plus paresseuse des rivières, et, de temps à autre, s'élargit en un étang, comme si elle était décidée à ne pas aller plus loin ce jour-là.

Les eaux de la rivière ne sont pas encore troublées par le bateaux-mouches, mais bon nombre de petits bateaux à rames descendent le courant jusqu'à Meudon, Saint-Cloud et Suresne et parmi ceux-là, il s'en trouve un qui contient Primevère et André.

Ils viennent de passer les pentes boisées de Bas-Meudon. Primevère est à l'arrière du bateau, une main à la barre, et, s'inclinant vers l'eau, y trempe nonchalamment l'autre main. André, tout en ramant, la considère et finit par se dire qu'elle se fait plus belle à chaque fois qu'ils se rencontrent, et ils se sont rencontrés bien des fois depuis le soir pluvieux où le pacte fut conclu et scellé.

— Comme vous me regardez ! remarque Primevère. Aimez-vous cette toilette ? Suis-je assez chic ?

— Vous êtes adorable.

Elle porte une fraîche robe de batiste, digne, par un raffinement de simplicité, des ciseaux de M. Worth ; elle est coiffée d'un gentil petit chapeau de paille orné de fleurs printanières. Elle personnifie ainsi le printemps lui-même, surtout chaque fois que la brise vient caresser ses joues épanouies et jouer dans sa belle et ondoyante chevelure.

— Savez-vous, Primevère, quel jour est celui-ci ? demande-t-il, en s'appuyant sur ses avirons.

— Dimanche.

— Oui, mais la date ? C'est aujourd'hui le premier de mai.

Elle tressaille et s'incline davantage vers l'eau.

— Eh bien, dit-elle, après ?

— Avez-vous oublié ce que vous m'avez promis ? J'ai rempli fidèlement ma part du contrat ; vous accomplirez la vôtre, n'est-ce pas ?

Elle regarde passer l'eau entre ses doigts.

— Pourquoi ne pas rester encore un peu comme nous sommes ?

André rougit de dépit et de désappointement. Il

reprend ses avirons et ne souffle mot. Elle lève les yeux sur lui :

—Fi donc ! comme vous avez l'air méchant ! Qu'est-ce que cela vous fait de savoir mon nom ? En serez-vous plus heureux ? Vous l'avez été assez ces dernières semaines, du moins vous me l'avez dit.

—Je ne suis heureux que quand nous sommes ensemble, réplique-t-il, laissant aller le canot à la dérive ; mais quand vous me quittez, vous emportez le soleil avec vous, et toutes sortes de doutes viennent m'assaillir comme des chauves-souris au crépuscule. J'ai peur...

—Peur de quoi ?

—De vous perdre, ma mignonne. Le lien qui me retient à vous est si fragile ! Supposons que vous ne veniez pas à l'endroit indiqué, que ferais-je ! Comment vous retrouver si je ne sais pas votre nom ? Quand je suis seul cette pensée me hante comme un cauchemar.

Elle le regarde d'un air d'incrédulité.

—Quoi, vous tenez à moi autant que cela ?

—Autant que cela ? Vous ne le saurez jamais, répond-il gravement.

Elle rougit et pâlit. Ses yeux ont un instant ce trouble qu'il avait auparavant remarqué. Puis, avec un mouvement de la tête, comme si elle donnait congé à une pensée désagréable :

—Sans doute, vivant ainsi seul, vous avez toutes sortes de pensées tristes. Pourquoi n'allez vous pas au théâtre ? Vous m'avez dit que vous l'aimiez beaucoup...

—Je n'y tiens plus depuis quelque temps ; je vis comme une ermite. Leroy m'a demandé de l'accompagner au Châtelet, mais... Parbleu, il m'a donné un billet... où est-il ? Ah ! le voici ! On y joue la Reine Papillonnette, une pièce féérique, écrite pour cette danseuse dont on parle tant, —mademoiselle Fernande.

—Qu'en dit-on à Paris ? demande Primevère, en saisissant une plante à fleur d'eau.

—Qu'elle danse comme un sylphe et ressemble à un ange, —un ange tombé, bien entendu.

—Est-elle mauvaise femme ?

—Je suppose qu'elle est ce que sont les femmes de sa classe, ni meilleure ni pire. Je ne l'ai pas vue, mais...

—Donnez-moi ce billet, dit-elle, en prenant un air impérieux, mais charmant ; vous ne la verrez pas. Les anges tombés sont dangereux.

Il rit en lui présentant le papier.

—Soyez tranquille, une femme comme Fernande

n'a aucun attrait pour moi, fût-elle la belle Hélène.

Elle laisse tomber la plante et la suit des yeux dans le courant.

—Mais, mademoiselle Fernande n'a rien à faire à ce que nous disions tout à l'heure, reprit-il. Vous étiez sur le point de me dire...

Elle le regarde subitement.

—Vous le saurez demain, je vous le promets. Mais ne me tourmentez pas. Je voulais un jour heureux, un jour que l'on puisse contempler dans le passé... quand le printemps et l'été auront disparu.

—Eh bien, qu'il en soit ainsi ; nous aurons un jour de congé dont nous nous souviendrons longtemps. Gouverne droit, ma petite.

Le premier jour de mai est dans tout son épanouissement lorsqu'ils atteignent Saint-Cloud. Le parc a l'air le plus enchanteur. Les avenues de châtaigniers sont en fleur ; les abeilles travaillent au sein des sucres embaumés ; l'herbe, comme le gazon dans le paradis du Dante, a "la couleur de l'émeraude fraîchement cassée" ; tout ce qui vous environne est tellement frais, brillant, plein de promesse et d'espérance, qu'il vous donne une sensation de bonheur.

Primevère s'est débarrassée de son air rêveur ; sa figure n'a pas plus de nuage que ce beau jour. Elle fait de sa main bouillonner l'eau avec une joie d'enfant ; elle est tour à tour enchantée et surprise de tout ce qu'elle voit ; de ses lèvres s'élancent des couplets de vieilles chansons.

Un jour de mai

Il me prit une envie

De planter un mai

A la porte de ma mie...

chante-t-elle, lorsque tous les deux se sont assis pour se reposer sous les châtaigniers, tout près des cascades.

Sa robe est pleine de fleurs qu'elle arrange en un bouquet de brindilles d'aubépine, paquerettes, anémones des bois, boutons de rose entr'ouverts.

André est à ses pieds, contemplant de ses yeux d'artiste et d'amoureux ce doux visage, plus doux, plus tendre, plus joli qu'il ne l'avait jamais vu auparavant.

—Primevère, vous êtes belle ! s'écrie-t-il, rompant un moment de silence.

—Et vous aussi, vous êtes beau, répond-elle, en posant une rose à la boutonnière de son habit. Pourquoi riez-vous ? Cela est vrai. Avec vos yeux et vos cheveux noirs, les dents blanches que vous me montrez, méchant que vous êtes, je vous trouve beau, vous l'êtes et je vous aime.

Ces quatre derniers mots s'échappent des lèvres de Primevère avec un soupir et font vibrer le cœur d'André Duplessis.

Il étend ses deux bras vers la jeune fille, attire à lui sa jolie tête et l'embrasse sur la bouche pour la première fois.

—Etes-vous heureux ? lui demande-t-elle, après un moment de silence, et sa joue s'appuie sur celle du jeune homme.

—Trop heureux, murmure-t-il. Et il dit vrai, car à ce moment son cœur se gonfle de cette vague tristesse qui est comme l'ombre d'une grande joie.

—Vous croyez-vous plus malheureux parce que vous m'avez connue ? demande-t-elle, la joue collée à celle d'André.

—Plus malheureux ! Si je ne devais plus vous revoir après aujourd'hui, je serais malheureux pour tous les jours qui me restent à vivre, parce que je vous ai connue et aimée.

—Ça, c'est bien. Je suis heureuse, ajoute-t-elle, sur un ton plus sérieux.

—Est-ce une larme que vous avez sur la joue, Primevère ?

—Non, une goutte de rosée, fait-elle, en l'essuyant de la main.

Ce jour doré par le soleil est fini ; le bateau flotte vers le retour sur la rivière rembrunie.

Le soir est gris, frileux, silencieux, presque chagrin. Le soleil se couche, ne laissant que quelques bandes de lumière à l'occident. Des voiles d'ombre descendent, sur le paysage, d'un ciel gris pourpre où se lève le croissant de la lune. De temps en temps, une légère brise ride la surface de l'eau et murmure à travers les peupliers droits comme des fantômes dans le crépuscule. Le mugissement des bestiaux dans les prés humides, sur les bords de la rivière, arrivent plaintivement à l'oreille.

Primevère est silencieuse. Sa gaieté, tout à l'heure si vive, semble s'être évanouie avec la lumière mourante du soleil. Elle ne fait aucun mouvement, regardant droit devant elle ; sa figure a ce nuage qui l'altère d'une façon si étrange.

—Mais, ma toute-belle, parlez-moi donc, se hasarde à lui dire son compagnon. Assise en silence dans votre enveloppe blanche, vous avez l'air de votre spectre ? Est-ce vraiment vous-même ?

—Oui, c'est moi, répond-elle ; mais cette voix semble au jeune homme venir de loin, désespérée comme celle d'un spectre qui se mettrait à parler.

Une étrange sensation, comme un rêve, s'empare

de lui, comme s'ils allaient à la dérive, lui et elle, dans les ombres de l'inconnu.

Il est presque heureux de terminer cette excursion, de voir les lumières de Paris à travers la poussière.

En approchant la première arche du pont illuminé, jeté sur la rivière comme un collier de feu, Primevère demande à André :

—Que ferez-vous ce soir, quand vous m'aurez quittée ?

—M'en aller chez moi et penser à vous.

—Non, vous ne devez pas faire cela...vous vous rendriez triste. Vous devez aller au Châtelet ; tenez, voici le billet.

—Pas ce soir, après cette délicieuse journée.

—Oui, vous devez y aller. J'y ai pensé...ce sera mieux pour vous. Prenez ce billet pour me faire plaisir.

Elle est si pressante, qu'il accepte, quoique avec une certaine répugnance.

—Mon Dieu ! comme votre main est froide, remarque-t-il, à la rencontre fortuite de leurs doigts.

—Oui, j'ai froid, je suis fatiguée...Mais le voyage a été charmant, n'est-ce pas ?

—Il a été comme vous le désiriez—parfait.

—Oui, quoiqu'il nous arrive demain, on ne pourra nous enlever les heures qui viennent de passer. Nous avons eu notre jour de bonheur.

Elle se tait jusqu'à ce qu'ils se trouvent sur le quai.

Quelques minutes plus tard, ils se font conduire en voiture à travers les rues éclairées de la grande ville.

—Demain, ma chérie, dit André, je vous attendrai dans le jardin du Luxembourg, à l'endroit où nous nous sommes rencontrés. Et vous me direz qui est Primevère, n'est-ce pas ?

—Oui, je vous le promets, vous le saurez demain.

Avant d'arriver à la Place du Châtelet, elle fait arrêter le fiacre dans une tranquille et petite rue, où il n'y avait que quelques passants.

Après lui avoir souhaité le bonsoir, elle le rappelle. Il pose le pied sur une marche de la voiture, et se penche vers elle. Elle ne profère aucune parole, mais elle lui prend la tête entre ses mains, et, passionnément, embrasse André, encore et puis encore sur les lèvres, les yeux et le front, et, se retirant subitement dans le fond de la voiture, elle ordonne au cocher de s'éloigner rapidement.

André arrive tard au Châtelet, mais une foule énorme est encore à la porte ; car le nom de mademoiselle Fernande, qui brille sur l'affiche en lettres rouges d'un pied de long, est une puissante attraction surtout pour les habitués du théâtre.

Au moment qu'il arrive, la farce qui sert de lever du rideau vient de se terminer et l'orchestre joue un pot-pourri d'airs populaires pendant l'entr'acte.

Il prend le siège que lui indique l'ouvreuse,—un fauteuil d'orchestre de la deuxième rangée,—et regarde confusément tout autour, quelque peu dérouté par ce soudain changement de milieu.

Ses yeux sont éblouis par la lumière du gaz ; il se sent étouffé dans l'atmosphère enfumée et chaude du théâtre, après avoir respiré l'air pur de la campagne. Il entend plutôt le ruissellement de l'eau autour de la chaloupe, le murmure de la brise dans les arbres, que la musique éclatante de l'orchestre.

Il considère résolument le rideau de la scène, mais le temple corinthien, les palmiers et le bleu impossible des montagnes, s'évanouissent comme un mirage, pour laisser à leur place la tendre vision, encadrée de vert feuillage, d'une adorable figure épanouie comme une rose sauvage.

—Tiens, de Perny n'est pas à son poste, ce soir ! remarque quelqu'un assis près d'André,—son voisin de droite,—lequel parle à un ami qui occupe le siège en arrière.

—Pardon, il est ici comme de coutume, dans la loge d'à côté, la seconde à gauche. André jette machinalement un coup-d'œil sur la loge du marquis de Perny et aperçoit le visage blasé d'un homme de quarante ans, mais qui a bien l'air d'en avoir dix de plus.

—Il est d'une constance merveilleuse, reprend le premier interlocuteur.

—Il en est tout simplement infatué. Elle ne tient pas plus à lui qu'à son bouquet de l'autre soir. Je pourrais vous dire quelque chose...

Il murmure le reste de la phrase dans l'oreille de son ami, qui reste étonné, puis se met à rire.

—La drôlesse ! Mais êtes-vous bien sûr que ce soit elle. Le soir, vous savez...

—Aussi sûr que vous existez, mon cher. Je l'ai reconnue sur le champ ; bien plus, je me suis aperçu qu'elle me reconnaissait.

—Et l'homme, qui était-il ?

—Quelque pauvre diable, étudiant, commis, employé, qui sais-je ? On revient toujours à ses premières amours ; au fond elle est encore grisette et peut-être... Chut ! voici que l'on commence.

Le rideau se lève sur la première scène de la *Reine Papillonnette*.

André considère avec assez d'indifférence le mouvement sur la scène, remplie de groupes joyeux et variés de danseuses, jusqu'à ce que l'orchestre cesse

subitement de jouer et qu'il se produise dans la salle une certaine émotion qui annonce que la Fernande est sur le point d'entrer en scène.

Il y a un moment d'attente ;—puis la musique joue quelques mesures d'un air de danse d'une exquise délicatesse, et, accueillie par les applaudissements qui font trembler le théâtre, la Reine Papillonnette arrive en voltigeant sur les planches.

Les applaudissements continuent d'éclater et chaque lorgnette est braquée sur la danseuse ; mais André, après un coup d'œil, se détourne avec horreur, car cette danseuse, avec ses fausses couleurs sur les joues et les lèvres, des bijoux sur ses épaules nues, lui semble comme un horrible travestissement de Primevère.

Il la regarde encore malgré lui ; ses oreilles commencent à tinter étrangement et il se sent gagner par le froid comme si une main de glace l'étreignait.

Il la voit s'approcher des lumières de la rampe, ses regards se promener sur les fauteuils d'orchestre de la seconde rangée, puis s'arrêter en face du sien....

Il ressent alors un choc dans tout son être, il a reconnu Primevère.

Aussi légère qu'un flocon de neige, qu'une feuille de rose blanche promenée par la brise, elle voltige vers la rampe, les bras ouverts,—auxquels sont attachées des ailes de gaze ;—ses petits pieds touchent à peine le plancher. Le sourire banal est sur ses lèvres, mais ses yeux sont fixés sur André,—des yeux d'âme en peine. Elle ne voit que lui dans la foule des spectateurs, comme lui ne voit qu'elle.

Elle s'avance machinalement, ce semble, les yeux toujours fixés sur André, jusqu'à ce qu'elle se trouve tout près des lumières—si insouciamment près—qu'un murmure de frayeur se fait entendre, et que plusieurs voix lui crient de se retirer.

A ce moment même, le murmure se change en un cri de terreur, car une lueur et un rideau de flamme s'élèvent tout à coup et enveloppent la figure aérienne. Elle remonte la scène en poussant des cris de douleur.

Comment ces cris parvinrent à André, il ne le sut jamais, mais avant qu'aucun ne s'approche de Primevère, il est sur la scène, la saisit dans ses bras et essaie de maîtriser les flammes avec ses mains. On lui jette une couverture dont il enveloppe la danseuse, qu'il tient renversée, malgré qu'elle lutte désespérément, jusqu'à ce que les flammes soient éteintes.

Puis, prenant Primevère,—pauvre papillon brûlé,—dans ses bras, il l'emporte dans sa chambre.

Le médecin est déjà là ; la chambre est remplie de personnes dont les visages expriment la compassion,

l'horreur. Le marquis de Perny n'est pas dans la foule, car il s'est fait une loi d'éviter toute scène pénible.

Primevère a pleine connaissance, ses yeux sont grands ouverts et pleins d'éclat, une pâleur bleuâtre se répand sur son visage. Le médecin soulève délicatement la couverture. Les flammes ont épargné le visage, les pieds, une main, un bras—mais le corps de la pauvre fille.....

Il replace la couverture après un coup d'œil.

Je vais lui donner un anesthésique, c'est tout, dit-il.

Elle considère le visage du médecin avec des regards anxieux et y lit une sentence de mort.

Elle avance la main—celle que le feu a épargnée—vers André, qui se tient agenouillé près d'elle.

—J'ai tenu parole, dit-elle, s'efforçant de sourire; tu sais maintenant qui est Primevère. Approche ici, tout près, je voudrais te dire quelque chose.

—Non, non ! pas à présent ! répond-il en tremblant.

—Quand, sinon à cette heure ? Mon ami, murmure-t-elle, c'était vrai ce que je vous ai dit, la première fois que nous nous sommes rencontrés. La femme qui m'a prise chez elle était une danseuse. Quand je l'ai quittée—je me suis trouvée seule, abandonnée...

Une faible rougeur monte à sa joue blanche.

—Oui, je n'étais heureuse que quand je pouvais sortir dans ma pauvre robe d'ouvrière, comme en ce jour...Soulève un peu ma tête...

Sa respiration devient plus pénible.

—Je n'aurais jamais dû te revoir ; mais...quand je me trouvais près de toi, c'était comme si je respirais un air plus pur...et...quand j'ai appris à t'aimer....

Un spasme de douleur l'interrompt ; elle tremble dans les bras du jeune homme. Il se tourne avec feu vers le médecin :

—Donnez-lui quelque chose, crie-t-il, avec un sanglot dans la voix.

Mais en voyant s'approcher le médecin, elle détourne la tête avec résolution.

—Je ne veux pas être endormie, André...

—Il faut qu'il se penche sur elle pour l'entendre.

—Cher ami, je veux que tu me dises ici, si tu le peux : Je te pardonne !—Ces simples mots.

Du fond de son âme brisée, les joues inondées de larmes, André répète ces dernières paroles.

—Primevère, pour l'amour de Dieu, ne me quitte pas ! Vis pour moi, oh ! vis pour moi !

Elle secoue légèrement la tête, ses lèvres ont un sourire qui fait mal.

—Je ne le voudrais pas, quand même je le pourrais...Il est mieux qu'il en soit ainsi...

Elle avance la main et lui caresse doucement le visage.

—Ne pleure pas, oublie-moi. Non...pas tout à fait. Pense à moi quelquefois...le printemps...quand les primevères...fleuriront sur ma tombe...

La voix expire dans un murmure inarticulé, mais sa main cherche encore celle d'André, et ses yeux sont fixés sur lui quand les ombres de la mort viennent les couvrir pour toujours.

(Adapté de l'anglais pour la Revue.)

MA PREMIÈRE MESSE DE MINUIT

J'étais bien jeune alors, il y a déjà longtemps, hélas ! Je demeurais dans un petit bourg de Bretagne où j'ai passé mon enfance.

Un soir, il faisait un froid humide et pénétrant et cependant tous, dans la paroisse, hommes et femmes, petits et grands, avaient un air de fête qui faisait un heureux contraste avec les tons gris et brumeux du ciel.

A l'heure de l'angelus, le sacristain, frappant à tour de bras avec un marteau de bois sur la maîtresse cloche, venait de rappeler que le lendemain était une des quatre grandes fêtes de l'année ; une fête carillonnée comme on dit dans le pays. Alors quelques paysans, avec ce dandinement particulier à l'homme des champs harassé par un labeur continu, traversaient, en hâtant le pas, la petite place de l'église où ils entraient. C'étaient les retardataires du confessional, car on croit encore au Bon Dieu dans certaines bourgades perdues au fond de la Bretagne.

Dans la cheminée de la cuisine, à l'âtre immense autour duquel les domestiques de la maison, assis en rond pendant les longues veillées d'hiver, racontaient à tour de rôle ces lugubres et fantastiques histoires de loups-garous qui se transmettent de génération en génération dans les campagnes bretonnes, trois hommes vigoureux avaient placé une de ces buches

énormes qui doivent brûler huit jours durant ; la buche de Noël, en un mot, car le lendemain était l'anniversaire de la naissance du Sauveur du Monde.

* *

Ma mère m'avait promis, si j'étais bien sage, de me conduire à la messe de minuit. Dieu sait si j'attendais la nuit de Noël avec impatience.

Depuis plusieurs jours je repassais dans mon imagination d'enfant toutes les joies inconnues pour moi dont je pourrais alors prendre ma part.

D'abord, il était bien entendu que je ne me coucherais pas ce soir-là, moi qu'on avait l'habitude invariable de mettre impitoyablement au lit tous les jours à huit heures.

Puis, comme ça devait être beau l'église éclairée avec cette profusion de lumières que m'avait tant vanté ma bonne, quand il fait si noir dehors. Quelle joie quand je verrai la vieille gardeuse d'oies sommeillant accroupie sur ses talons, dans l'allée, à deux pas de notre banc, reveillée en sursaut et tout effarée par une note plus sonore du gros ophicléide qui a la prétention d'accompagner, à lui seul, tous les chantres du lutrin.

Aussi, quels efforts héroïques je dus faire pour refouler l'impitoyable envie de dormir qui commença à me prendre dès avant neuf heures du soir.

Enfin l'heure tant désirée sonna.

* *

C'était une toute petite église, aux apparences bien humbles, celle où j'entendis ma première messe de minuit. Elle datait du XVI^e siècle pourtant et faisait l'admiration des rares archéologues qui, à la recherche de quelque monument druidique égaré dans les landes bretonnes, la visitaient en passant. Mais avec sa tour carrée servant de refuge à des centaines de corbeaux qui depuis plusieurs générations y avaient établi leur domicile, entourée de trois côtés, comme elle l'était, par un vieux cimetière depuis longtemps abandonné, elle me semblait bien triste et bien misérable à moi, cette pauvre vieille église.

Cette nuit-là, pour la circonstance, elle avait un air de fête inaccoutumé. Quelques douzaines de chandelles fichées sur trois grands lustres supplémentaires en bois recouverts de papier doré, répandaient sur le groupe des fidèles une lueur incertaine et blafarde. De gros bouquets de fleurs artificielles de diverses couleurs, fixés dans des potiches largement coloriées, paraient le maître-autel recouvert d'une nappe artistement brodée, œuvre de patience d'une bonne et sainte vieille demoiselle, la bienfaitrice du

village. Le gros missel aux pages enluminées des grandes fêtes, sur son pupitre recouvert d'un tapis de velours grédat, était là attendant l'arrivée du prêtre.

* *

La petite porte donnant de la sacristie sur le chœur de l'église s'ouvre et le curé de la paroisse, droit et ferme malgré ses quatre-vingt-deux ans, s'avance vers l'autel.

Quatre enfants de chœur en soutanelles rouges et en surplis blancs, portant de gros cièrges, lui font escorte. Puis les chantres, un par un, arrivant à la file, vont se placer autour du grand lutrin.

Le vieux prêtre dont les longs cheveux bouclés, blancs comme la neige, ont des reflets d'argent à la lueur des cièrges, a revêtu ses plus beaux ornements. Sur son aube en fines dentelles s'étale une superbe chasuble en soie brochée sur laquelle se détache une grande croix en galons d'or.

Ils étaient longs les états de service du pauvre vieux curé. Le jour où Napoléon, alors premier consul, avait cru devoir permettre à Dieu de se laisser adorer dans ses temples, il était venu prendre charge des âmes de cette petite paroisse et y était toujours resté.

En vain, pendant son long et ingrat ministère, lui offrit-on des cures plus avantageuses ; il persista à vouloir demeurer, pour y mourir, dans ce presbytère de petit village où il se savait aimé et vénéré de tous. Les douze ou quinze cents francs de son modique traitement, dont il donnait une bonne moitié aux pauvres, lui suffisaient pour vivre ; que lui fallait-il de plus ?

Comment aurait-il pu quitter tous ces braves gens qui, chaque dimanche, se pressaient autour de lui pour entendre, par sa bouche, la parole de Dieu qu'il leur avait appris à connaître ?

Comment abandonner tous ces morts, couchés là bas dans le cimetière, qu'il avait aidés à passer dans l'éternité en leur promettant ses prières et que lui seul n'avait pas oubliés ?

* *

Comme tous les vieux prêtres de ce temps là, le bon curé était, prétendait-on, entaché d'une légère teinte de gallicanisme. Un fait bien certain, c'est que, en dépit de tous les efforts de son vicaire, jeune ecclésiastique partisan de la plus pure doctrine romaine, jusqu'au jour de sa mort, les cérémonies se firent d'après les anciens rites, dans sa petite église.

Le maître chantre, vieux bonhomme qui devait bien avoir dans les soixante-quinze ou quatre-vingts

ans, tenait comme son curé à toutes les choses du temps passé. Malgré son grand âge, il n'aurait voulu céder à personne sa place au lutrin ni le droit de donner le ton à ses acolytes.

Seul, à peut-être vingt lieues à la ronde, il avait conservé l'ancienne coutume de chanter des noëls à la messe de minuit et il ne concédait que difficilement à son fils, robuste forgeron à la voix de stentor, qui était appelé à lui succéder dans sa charge importante, quelques-uns de ces cantiques de circonstances que nous trouvons si vieux aujourd'hui, mais qui étaient très à la mode alors dans les paroisses voisines.

On venait de loin pour entendre les noëls du vieux chantre et, comme j'en avais entendu gloser par le notaire de l'endroit qui posait pour l'esprit fort, j'attendais avec grande impatience.

* * *

Enfin le moment solennel est arrivé. Le bonhomme se lève, tousse, crache, s'essuie du front à la nuque avec son grand mouchoir à carreaux bleus et rouges, relève la tête, se rengorge et d'une voix plus chevrotante et plus cassée encore que d'habitude—ce qui pouvait bien être attribué à quelques verres de vin de trop qu'il avait pris pour se mettre en voix—il entonne à tue-tête un noël que je n'ai malheureusement pu retenir en entier mais dont voici le premier couplet tel qu'il s'est gravé dans ma mémoire d'enfant :

“ Adam fut un pauvre homme
 “ De se laisser tenter
 “ Par un morceau de pomme
 “ Qu'il ne put avaler ;
 “ Sa femme, sans cesse
 “ Le tourmente, le presse,
 “ D'en manger un p'tit, *
 “ Disant que la sagesse
 “ Que le Diable avait dit,
 “ Était dedans ce fruit.

Naturellement, le poète, pendant quarante ou cinquante couplets durant, continue à repasser tous les événements principaux qui se sont produits sur la terre depuis cette heure néfaste jusqu'au jour où le genre humain fut délivré par la naissance du Christ des conséquences fâcheuses que lui avait values l'inqualifiable gourmandise d'Adam.

* * *

Maintenant, chaque fois qu'il est question devant moi de messe de minuit, mes souvenirs se reportent à quelque trente cinq ans en arrière, dans cette pauvre petite église bretonne, et là je revois, comme si c'était

* Un P'tit s'emploie dans certaines campagnes de France pour un peu.

d'hier, tout près du bon et vénérable prêtre qui l'écoute avec béatitude, le vieux chantre entonnant ce chant singulier dans lequel un barde inconnu exhale naïvement sa mauvaise humeur contre notre premier père, pour s'être laissé tenter par un morceau de pomme qu'il ne put pas même avaler.

ARNAUD.

LE TERRITOIRE DE L'IDAHO

Nous venons de lire, avec autant de plaisir que de profit, une brochure très-intéressante de M. Robert E. Stralhorn (1) sur ce territoire important de la grande république américaine, et nous en offrons aujourd'hui une courte analyse aux lecteurs de la *Revue*. On dépense tous les ans des sommes énormes pour explorer l'intérieur de l'Afrique et les régions antarctiques ; on y sacrifie même des existences précieuses ; tandis qu'on semble peu s'occuper de pays beaucoup plus accessibles, plus riches en productions de toute nature et surtout plus propres à devenir le déversoir de l'excédant de population qui se fait sentir davantage, de nos jours, dans les vieux pays.

Les territoires situés au Nord-Ouest des Etats-Unis et du Canada offrent d'immenses ressources à peu près inexploitées jusqu'à présent, et pourraient non seulement suffire à la subsistance d'une population considérable, mais exporter dans l'ancien-monde une grande quantité de produits de toute espèce qui aideraient à rétablir dans une certaine mesure, entre la consommation et la production, cet équilibre qui, en Angleterre surtout, s'écarte de plus en plus du point d'appui normal.

On pourrait sur ce sujet faire toute une série d'études intéressantes à plus d'un point de vue. Pour aujourd'hui, nous nous contenterons de faire connaître, d'après l'auteur que nous venons de citer et d'après nos observations personnelles, ce grand pays de l'Idaho pour lequel la nature a été si prodigue. Nous espérons pouvoir, dans des études subséquentes, donner une description des autres territoires du Nord-Ouest

(1) The resources and attractions of Idaho Territory, by Robert E. Stralhorn ; Published and circulated by direction of the Idaho Legislature. Boise City, Idaho, 1881.

qui méritent à tant de titres de fixer l'attention des hommes qui s'occupent, d'une manière pratique, de l'avenir de ce continent.

Le territoire de l'Idaho, (1) créé par un acte du Congrès des Etats-Unis en 1863, occupe une superficie de 326,373 milles carrés entre la chaîne des Montagnes Rocheuses et les "Collines Bleues" de l'Orégon. Moins élevé que les pays voisins de l'est et du sud, et abrité par des chaînes de montagnes, il possède un climat très-tempéré et le plus sain peut-être de toute l'Amérique. Son sol, extrêmement propre aux grandes cultures, est très-riche en minéraux de toutes sortes. Il est traversé de l'est à l'ouest par deux grandes lignes de chemin de fer et communique par voie navigable avec le Pacifique. Il s'étend du 42^e au 49^e degré de latitude et se trouve borné, au nord par les possessions britanniques, à l'Est par le Montana, et le Wyoming, au sud par l'Utah et le Nevada, et à l'Ouest par l'Orégon et le Washington. Sa longueur est de 410 milles et sa largeur varie de 257 à 60 milles.

Bien que l'Idaho ait été visité par des hommes de race blanche à une époque aussi reculée que 1804, c'est en 1860 seulement qu'a commencé sa colonisation proprement dite. Il en a été de même pour ce territoire que pour toutes les autres régions de l'ouest, c'est à dire que c'est l'attrait des métaux précieux qui y a conduit les premiers habitants. On y a trouvé et on y trouve encore de riches *placers* qui ont donné naissance à plusieurs petites villes dont la croissance a été fort rapide, entre autres, Centreville, Bannack (maintenant Idaho city), Boston, Placerville, Granite, Moorstown, Ruby, Boonville, etc, qui se trouvent pour la plupart sur les tributaires de la rivière Boise (2) et de la rivière aux Saumons. Qu'il suffise de dire que depuis 1860 les mines de l'Idaho ont produit, suivant les états estimatifs les plus exacts, la somme énorme de quatre-vingt-dix millions de piastres.

A côté du chercheur d'or, le colon est venu s'établir, et l'agriculture s'est développée rapidement malgré les difficultés qu'il y avait à surmonter, à une époque où il n'existait pas encore de chemins de fer et

(1) Idaho est une corruption du mot E-dah-hoe qui signifie "Perle sur les montagnes."

(2) Ce nom a été anglifié évidemment et devait s'écrire *Boisé*.

Le territoire renferme, du reste, un grand nombre de noms français, tels que Pend'Oreille, Dent-de-Scie, Eau-Claire, Payetteville, Cœur-d'Alène, Portneuf, &c ; ce qui démontre une fois de plus que nos *Voyageurs* canadiens ont parcouru en tous sens la partie nord de ce vaste continent et ont été partout les premiers à porter au cœur de la forêt la hache du colon. Il y a quelques années, un de nos compatriotes, M. Joseph Perrault, était surintendant de l'éducation pour ce territoire.

où le pays était encore infesté par de nombreuses bandes d'Indiens redoutables par leur férocité. Il fallait six mois pour voiturier le fret de San-Francisco et le taux s'élevait souvent à soixante-cinq cents la livre. Cependant, ces mauvais jours sont passés, et durant l'année 1879-80, dix mille nouveaux colons sont venus s'établir dans le territoire.

L'Idaho forme un vaste plateau abrité, comme nous l'avons dit, par deux chaînes de montagnes qui offrent néanmoins à l'ouest et au sud-est de nombreuses dépressions où il est très facile d'établir des routes carrossables ou des voies ferrées. L'élévation moyenne du plateau est de 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. L'Idaho possède de nombreuses rivières, profondes et navigables, entre autres la Boise, la Rivière-aux-Saumons, la Clearwater, la Kootenai, la Payette, la Weiser et la Rivière-à-la-Couleuvre ; cette dernière forme, à Shoshone, la plus imposante cataracte qu'il y ait sur ce continent, après le Niagara. Ses nombreux lacs ont une superficie totale de six cents acres carrés. Le lac Pend'Oreille, entre autres, n'a pas pas moins de 120 milles de longueur sur une largeur de 5 à dix milles. Il est navigable pour les plus gros navires, et renferme de nombreuses îles couvertes de pins magnifiques. Les lacs Cœur-d'Alène, Kaniskou et une foule d'autres de moindre étendue sont aussi pittoresques que ceux de Killarney, de Loch-Katrine et de Genève. La plupart des vallées que forment les lacs et les rivières produisent abondamment toutes sortes de céréales. En quelques endroits cependant il faut avoir recours au drainage artificiel. Les eaux thermales sont si abondantes que presque toujours le colon trouve sur sur la ferme l'eau chaude et l'eau froide à sa disposition. Il y a une étendue de 9,000,000 d'acres en magnifiques forêts de sapins, *d'épinettes* blanches, rouges et noires, de chênes, de pins blancs et jaunes, d'acajous, de junipers, de merisiers, de saules et d'autres essences moins précieuses. Les prairies naturelles occupent un espace de 25,000,000 d'acres et, pour la plupart, fournissent d'abondants pâturages d'un bout à l'autre de l'année.

Les minéraux principaux sont l'or, l'argent, le cuivre, le fer, le plomb, la houille, la plombagine, le mercure. Il y a aussi des montagnes de soufre, des sources salines, du marbre, d'excellente pierre de maçonnerie et du mica. La zone des métaux précieux a une longueur de 350 milles sur une largeur de 10 à 150 milles. L'Idaho est à la même latitude que la France, la Suisse, et certaines parties de l'Italie, de l'Espagne et du Portugal. Quoique son climat ne soit pas aussi chaud que celui de ces pays, cependant, il est bien plus tempéré que celui des contrées occupant une latitude correspondante sur le côté du continent

qui est baigné par l'Atlantique, attendu qu'il ressent beaucoup l'influence du grand courant chaud qui vient du Japon, le Kuro-Sivo. Le printemps, l'été et l'automne, le climat est délicieux ; la chaleur du jour n'est jamais suffocante et les nuits sont fraîches. Sur les hautes montagnes, l'hiver y est accompagné de beaucoup de neige et d'un froid excessif. Dans la plaine, cependant, l'hiver est beaucoup moins rigoureux que dans l'Iowa, dans le Wisconsin et dans l'intérieur de Minnesota. Le climat, du reste, est très-salubre. Pendant l'année 1880-81, le mercure n'est pas tombé une seule fois au-dessous de zéro. La température moyenne du printemps a été de 55 °, celle de l'été, de 90 °, celle de l'automne, de 40 °, et celle de l'hiver de 20 °.

Nous avons dit que l'Idaho est très-riche en métaux précieux. Depuis dix-huit ans on y exploite un grand nombre de placers qui semblent inépuisables. Les mines de Derrick, Yankee Fork, Moor's Creek, Hoodoo Gulch, Lucky Boy et un grand nombre d'autres produisent chaque jour de grandes quantités d'or et d'argent. Ce n'est pas là, cependant, ce que nous considérons comme le principal avantage de l'Idaho. Aux richesses minières nous préférons les terrains cultivables et les grandes prairies où paissent de nombreux bestiaux. Et sous ce rapport, le territoire dont nous nous occupons, offre d'immenses ressources. Toutefois, le nouvel arrivant qui pénètre dans l'Idaho par l'est ou par le sud, traverse une grande étendue de terrains si stériles et si repoussants en apparence, qu'il doit se faire une pauvre idée de la force productive de cette région. Ce sont de vastes plaines couvertes de buissons malingres et complètement désertes. Cependant, même ces terrains de triste apparence deviennent extrêmement fertiles lorsqu'ils sont cultivés ; et Boise City, la capitale, entourée de jardins, de vergers et de champs magnifiques, était, il y a quelques années, une de ces plaines dont nous venons de parler, et qui, du reste, ne forment qu'une partie restreinte du territoire. L'Idaho produit en grande abondance les pommes, les poires, les prunes, les pêches, les raisins, la nectarine, les abricots et tous les autres fruits de moindre importance que l'on trouve aux latitudes semblables. On y cultive même le coton dans les basses vallées. Quant aux grains, le sol et le climat sont extrêmement favorables à leur culture. Le blé donne une moyenne de trente minots par arpent ; l'avoine, cinquante-cinq ; l'orge, quarante-cinq, et les autres céréales, le blé-d'Inde excepté, ont un rendement proportionnel. Cependant, les cultivateurs qui veulent améliorer le sol et le préparer de façon à lui faire produire le plus possible, dépassent de beaucoup cette moyenne et ob-

tiennent souvent par arpent cinquante minots de blé soixante-dix minots d'avoine et soixante minots d'orge. Il y a même des cas où ces chiffres ont été de beaucoup dépassés. On cultive peu le blé-d'Inde, à cause de la fraîcheur des nuits. D'un autre côté, le lin est une production importante de l'Idaho. Dans la vallée de Genessee, près de Lewiston, M. Beaman récolte vingt minots de graine de lin par arpent ; il vend cette graine une piastre le minot. Ce même colon a récolté mille minots de blé sur un champ de onze arpents, et son avoine rapporte souvent cent minots à l'arpent. Un de ses voisins, à la dernière récolte, a obtenu quarante-cinq minots de blé et soixante-cinq minots d'avoine par arpent. Les prairies naturelles abondent sur la partie montagneuse et dans les vallées ; c'est ce qui fait qu'on s'est peu occupé des prairies artificielles ; cependant le trèfle et le mil, là où on les a semés, ont donné un excellent rendement. Les pommes de terre, qui sont d'excellente qualité, surtout dans les endroits où l'eau ne manque pas, produisent au-delà de deux cents minots à l'arpent.

Tous les légumes ordinaires du potager, la betterave, les pois, les fèves, les tomates, les concombres, la rhubarbe, les oignons, viennent en grande abondance et trouvent un écoulement facile. Les choux, la laitue, les melons, les radis etc. y poussent également bien ; et, ce qui est d'une grande importance pour le colon, le chemin de fer est tout auprès pour transporter ces produits sur un marché où on les place avec profit. Voici, du reste, un état des dépenses et recettes, pendant la saison dernière, sur une ferme de 160 arpents. On verra que les profits, qui ne sont pas fardés, ont une couleur assez encourageante.

Intérêt sur 160 arpents à \$10 l'arp., à 10 0/0	\$160 00
Droit de prise d'eau, \$800 ; intérêt.....	80 00
Labourage, à \$1.25 l'arpent.....	200 00
Hersage, à .50 cents l'arpent.....	80 00
Blé de semence.....	150 00
Irrigation.....	160 00
Récolte et engrangement.....	400 00
Battage, 4,800 minots.....	384 00
Transport au marché.....	150 00
<hr/>	
Dépense totale.....	\$1,764 00
30 minots par arpent, 4,800, à \$100.....	4,800 00
<hr/>	
Profit net.....	\$3,036 00

Il faut bien remarquer que nous ne mettons ici que trente minots à l'arpent, tandis que, dans un terrain bien cultivé, on a vu que ce chiffre peut facilement se doubler. Le prix du terrain, d'un autre côté, est porté à \$10 l'arpent, ce qui est le maximum ; tandis qu'on peut souvent l'obtenir à \$1.25, ce qui, comme on le

voit facilement, réduirait à \$20 l'intérêt que nous mettons ici à \$160. De plus, dans le nord de l'Idaho, il faut aussi supprimer le droit de prise d'eau et les frais d'irrigation.

Ce calcul, du reste, n'est fait que pour la culture du blé ; mais si l'on veut avoir une idée de ce que le colon peut gagner sur les autres produits de la ferme, voici la cote des prix à Boise City, capitale du territoire :

Farine, par baril.....	\$5	50	
Avoine, par cent livres.....	1	50	
Orge " " " ".....	1	25	
Pois " " " ".....	1	25	
Pommes de terre " ".....	1	50	
Beurre, par livre " ".....	30	@	50 cents
Fromage " " " ".....	25	"	30 cents
Œufs, par douzaine.....	0	25	" \$0 75
Porcs, par cent livres.....	8	00	" 10 00
Poulets, par douzaine.....	4	00	" 5 00
Dindons, chaque.....	1	50	" 2 50
Foin, par tonne.....	20	00	" 25 00
Bois, par corde.....	7	00	" 10 00
Mouton, par livre.....	07	"	09
Bœuf, " " " ".....	04	"	05
Veau, " " " ".....	06	"	07

Comme on le voit, la vie est assez chère, mais c'est tant mieux pour le cultivateur. Quant à ceux qui exploitent les mines, les forts profits qu'ils encaissent chaque jour leur permettent de payer ces prix qui sont tout à l'avantage de la classe agricole.

Les vallées de l'Idaho, contiennent 10,000,000 d'acres de bonne terre arable, et sur cette immense étendue, un vingtième seulement est actuellement exploité. D'après les lois des Etats-Unis, un colon peut obtenir un *homestead*, c'est-à-dire 160 acres de terre, à condition de s'y établir et d'y résider pendant cinq ans et de payer certains honoraires qui ne s'élèvent pas à plus de \$18. Pour le système de *pré-emption*, on peut obtenir la même étendue à raison de \$1.25 l'arpent, mais on n'est tenu qu'à une résidence d'une année.

Nous avons déjà dit que ce territoire produit en abondance une grande variété de fruits ; il nous reste maintenant à parler de l'élevage du bétail qui s'y fait sur une grande échelle et dans les circonstances les plus favorables. Les immenses prairies naturelles qui nourrissaient autrefois d'innombrables troupeaux de buffles, sont aujourd'hui utilisées par le colon qui y fait paître durant presque toute l'année ses bestiaux. Dans certaines parties du territoire les animaux n'entrent jamais à l'étable et vivent constamment en plein air ; le peu de neige qui tombe

ne couvre pas complètement l'herbe des prairies. Les bêtes à cornes, les moutons et les chevaux n'exigent que peu de soins et se développent librement sur les immenses *ranches* du territoire. Pendant l'année 1880, 30,000 têtes de bétail, d'une valeur de \$750,000 ont été exportées à l'étranger ; et, cependant les pâturages abondants de l'Idaho pourraient en nourrir dix fois autant. Pour donner une idée de la richesse de ces pâturages, qu'il suffise de dire que des milliers de bœufs, employés au roulage, n'ont pas d'autre nourriture que l'herbe des prairies qu'ils ne broutent du reste, que la nuit. Quand la saison du travail est finie, on les lâche pour l'hiver sur la plaine où ils s'engraissent et d'où ils reviennent parfaitement remis pour les travaux du printemps.

Le livre que nous avons sous les yeux donne sur ce sujet une foule d'autres détails qu'il serait difficile de reproduire ici sans donner à cette étude plus d'étendue qu'elle n'en doit avoir. Le lecteur, cependant, pourra, par ce qui précède, se faire une idée des immenses ressources que possèdent nos territoires du Nord-Ouest. Je dis à dessein *nos territoires*, car il est de fait que tout le bien qu'on peut dire de l'Idaho et des districts voisins est également applicable à *notre* Nord-Ouest et surtout à la province du Manitoba qui offre tant de ressources, et vers laquelle se dirige aujourd'hui un immense courant d'immigration. On a souvent écrit que le nord-ouest de l'Amérique du Nord est le grenier futur du genre humain, et je crois que l'avenir démontrera la vérité de cette assertion. Notre sol est neuf et riche. Il n'attend que le travail des hommes pour se développer. A ceux qui ont des bras et du cœur de venir exploiter ses inépuisables richesses. Il récompensera au centuple les colons "de bonne volonté."

NAPOLÉON LEGENDRE,

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

PREMIERE PERIODE

1800-1837

Nous arrivons à l'un des moments les plus décisifs dans la vie nationale de l'Espagne. Enivré par l'orgueil de la victoire constante, Napoléon, à la suite du guet-apens de Bayonne, fait passer à ses troupes les Pyrénées, Murat entre à Madrid, Joseph Bonaparte est proclamé roi, et César invincible peut croire

un instant que la fortune ne cesse pas d'être sa maîtresse fidèle. Je n'ai pas à revenir sur les causes qui provoquèrent le soulèvement général de l'Espagne. Assurément la fierté nationale justement offensée en est une des principales, mais il ne faut pas oublier qu'une des premières mesures du commandant en chef français fut la suppression de l'Inquisition et des privilèges du clergé, mesure que Napoléon compléta en fermant les deux tiers des couvents. Le peuple espagnol était si bien façonné à la vie religieuse qu'il fut relativement facile à quelques moines de soulever le pays entier. Parmi le clergé séculier et la haute noblesse il y avait un certain nombre de personnes plus éclairées qui, tout en blâmant les procédés de Napoléon, n'étaient pas loin d'applaudir à cette intervention qui soulevait enfin le joug écrasant sous lequel étaient comprimées depuis si longtemps toutes les forces vives d'un peuple. On les appela pour cette raison "afrancesados" (francisés) et quelques uns acceptèrent des fonctions du roi Joseph. Nous pouvons citer parmi eux Quintana, Miñano et plusieurs autres nous échappent.

Il est certes beau de voir tout un peuple se lever contre l'oppression étrangère, mais il ne faut pas que l'admiration nous cache les vilains côtés de ce soulèvement : les odieuses mutilations de morts et de vivants, l'empoisonnement des sources ; le massacre des blessés ; la calomnie érigée en système, les plus mauvaises passions encouragées, les bandits glorifiés, toutes les trahisons mises en œuvre, la vie éternelle promise au nom de Jésus-Christ en récompense de tous les forfaits. Il y eut réellement et à voir les choses d'une manière impartiale, au moins autant de fanatisme et d'ignorance que de dévouement patriotique et le plus puissant argument, alors employé pour soulever le peuple, fut de lui persuader que les Français étaient "herejes," des hérétiques suscités par le diable lui-même.

Mais les peuples, quelques efforts qu'ils fassent pour échapper à la loi fatale de leur évolution et contrarier les desseins de son action éternelle, ne parviennent même pas à les retarder un instant. Il fallait à ce cadavre une secousse pareille pour le réveiller de son sommeil de mort. Il fallait que les idées modernes pénétrassent en Espagne; elles ne pouvaient y pénétrer par la paix, le gouvernement, enchevêtré d'institutions oppressives dont nous avons déjà parlé, y avait mis trop d'obstacles ; ce fut la guerre qui amena ces idées avec elle et de ces luttes sanglantes, de ce choc de peuples, l'Espagne sortit complètement transformée. Les soldats français y laissèrent leurs cadavres, mais de cette semence de morts germa la li-

berté. Ce n'est pas en vain que les fils de la Révolution, passionnés pour l'égalité, avaient parcouru pendant six ans du nord au midi, de l'est à l'ouest, la vieille terre des fils de Pélagé.

En 1814 Ferdinand VII revint, n'ayant rien appris ni rien oublié surtout. Ce prince est assurément l'une des plus tristes figures royales qui aient taché le trône où s'étaient assis Ferdinand le Catholique, Charles-Quint et le terrible mais grand Philippe II.—Aussi poltron que déloyal, il promettait sous l'influence de la peur tout ce qu'on lui demandait, bien résolu à n'en rien faire le jour où les circonstances le permettraient. Il n'y a aucune étincelle de noblesse dans ce caractère et l'histoire recule avec dégoût devant lui.

Les Cortes de Cadix qui avaient vaillamment soutenu la cause de l'indépendance, avaient aussi voté la Constitution de 1812 qui supprimait les privilèges féodaux et la torture, établissait un ministère responsable et une chambre élective. Ferdinand leur écrivit d'abord "que les faits accomplis méritaient son approbation royale" ; puis, une fois sûr de ses troupes, il entra dans Madrid après avoir déclaré nulle la Constitution, et les commissions judiciaires instituées par lui multiplièrent les exécutions.

C'est alors que commence l'hégire des principaux littérateurs espagnols qui se réfugient soit en France, soit en Angleterre. Les privilèges, l'Inquisition et la censure furent restaurés. Et sous ce régime d'abrutissement, si l'Espagne ne s'éteignit pas, comme une flamme privée d'oxygène, c'est que le feu sacré, allumé par ces étrangers tant haïs, brûlait encore les âmes de la jeunesse espagnole, des réfugiés d'outre-mer ou d'outre-monts.

Cette situation dura six ans. L'armée n'était pas payée, les bandits infestaient les routes, dévalisaient et tuaient les courriers du gouvernement aussi bien que les simples particuliers et, pour envoyer des troupes dans les colonies révoltées, on fut obligé d'emprunter de vieux transports à la Russie.

Mais les siècles étaient écoulés et ce régime ne pouvait convenir à une nation que les idées de liberté et d'égalité avaient pénétrée malgré elle. En 1820 le mouvement éclata et Ferdinand, avec sa bonne foi habituelle, jura une fidélité menteuse à la Constitution de 1812 rétablie. L'Inquisition est abolie, la liberté de la presse proclamée. Dans les Cortes convoquées alors nous remarquons le duc de Rivas dont nous aurons à parler tout à l'heure.

Mes lecteurs savent que le gouvernement absolu fut rétabli par la France ; malgré les conseils et même

les ordres de clémence que le duc d'Angoulême, commandant en chef de l'armée française, donnait avec énergie à Ferdinand, celui-ci exerça, par les commissions militaires, des vengeances d'autant plus terribles que sa peur avait été plus forte et la censure, sous le ministère du cruel Calomarde, fut confiée au père Carillo, moine augustin, dont l'Espagne littéraire garde l'ineffable et grotesque souvenir. Il fut défendu de dire sur la scène : "Mon ange, je t'adore" cette phrase constituant une offense à la Divinité, seule adorable. Défense aussi d'écrire : "j'abhorre la victoire." car le couvent des Augustins s'appelait couvent de la Victoire et l'équivoque était possible.

L'hégire des littérateurs continua. Enfin, en 1833, Ferdinand mourut et Marie-Christine, forcée de s'appuyer sur les libéraux pour résister aux carlistes, ouvrit la période où l'Espagne respire et parle enfin.

Je demande pardon à mes lecteurs de cette longue exposition ; mais elle est nécessaire pour comprendre le changement radical qui s'est opéré dans les tendances de la littérature espagnole pendant et après la guerre de l'indépendance. Jusqu'en 1808 elle est classique et française de forme, de goût et de procédés : après 1808 elle redevient nationale. Après 1823 elle est, de plus, romantique. A l'aspect de la patrie malheureuse, toutes les vieilles défroques mythologiques, les fades concetti disparaissent d'eux-mêmes pour faire place aux souvenirs de la vieille Espagne chrétienne, du temps où Pélage et ses successeurs luttaient, eux aussi, "pro fide et patriâ," pour leur Dieu et leur patrie,

En 1823, presque tous les littérateurs espagnols de quelque talent se trouvent en France ou en Angleterre où règnent alors Lamartine et Byron, où apparaît l'astre de Victor Hugo. Larra, Espronceda, Saavedra, Gil y Zarate sont ou deviennent romantiques ; l'école classique n'a guère à leur opposer que Xavier de Burgos, Lista, Martinez de la Rosa.

Je viens de nommer les quatre écrivains les plus remarquables de cette période ; arrêtons-nous un instant pour les étudier de plus près.

II

Larra (1809-1837) aurait peut-être donné à l'Espagne un second Cervantes s'il avait eu cet indispensable fonds de bon sens que posséda l'auteur de don Quichotte et si les désordres de sa vie et l'exaltation de son caractère n'eussent altéré l'équilibre de ses rares facultés. Il se tua en 1837, à l'âge de vingt-huit ans, d'un coup de pistolet, à la suite d'une rupture avec sa maîtresse. L'Espagne le pleura et Lorrilla fit un début

brillant dans la vie littéraire par l'ode qu'il récita sur sa tombe.

Larra n'a guère écrit qu'en prose : son ouvrage le plus remarquable porte le titre de : "Cartas de un pobrecito Hablador"—Lettres d'un pauvre parleur.—Ces lettres qui parurent à partir de 1832 dans le "Revista española" sont des modèles de satire politique où il s'attaque aux abus avec une causticité, une énergie que personne n'a dépassées, dans une langue d'une clarté et d'une limpidité remarquables.

L'espace me manque pour citer et je renvoie le lecteur curieux aux œuvres de Larra ou Figaro, car c'est sous ce nom qu'il écrivit. Je me contente de leur indiquer les articles intitulés : "la Junte de Castello-Branco, satire des carlistes et : "Figaro au cimetière", page sombre et puissante dans son laconisme.

Ceux dont je vais parler sont des poètes et des poètes dramatiques surtout, bien que l'un d'eux, Espronceda, n'ait pas écrit de drame à proprement parler. Il faut d'ailleurs remarquer que le génie espagnol a une forte tendance vers ce genre où les passions se meuvent avec plus d'éclat, d'intensité, de vie que dans le cadre lyrique. C'est là qu'il a trouvé ses plus beaux triomphes et le roman de mœurs, qui n'est qu'une forme du genre dramatique, a rencontré dans ce pays une égale faveur. Même dans les œuvres lyriques il y a toujours une action scénique. Les odes espagnoles ne ressemblent nullement à celles de Pindare ou d'Horace ; ce n'est pas une effusion de sentiments plus ou moins abstraits. Que le poète peigne la bataille de Lépante, le pirate sur son vaisseau, le mendiant en haillons, la mort d'une jeune femme aimée, c'est toujours un monologue dramatique. Nous en verrons la preuve tout à l'heure en étudiant Espronceda. Ce qu'il faut, par contre, noter, c'est qu'en retour leurs œuvres dramatiques contiennent énormément de parties lyriques ; en deux mots la séparation des genres n'est pas nettement accentuée—de même que dans le Cid de Corneille.

Gil y Zarate (1796-61) prit part au mouvement libéral de 1820, mais fut simplement interné en province et put revenir à Madrid en 1826. Il collabora à l'*Eco*, fit représenter plusieurs drames, puis occupa des postes importants au ministère de l'Instruction publique. Sa vie littéraire finit en 1843.

Il y a deux phases dans sa carrière d'écrivain. Dans la première il est classique. Les drames : "don Rodrigo", "Dona Blanca de Borbon," appartiennent à cette période. Il est à remarquer toutefois que ses sujets sont empruntés à l'histoire nationale. Puis il se lança dans le romantisme avec le drame intitulé : "Carlos II el hechizado" (Charles II l'ensorcelé), œuvre

qui offre des situations réellement tragiques mais, dont l'ensemble manque de cohésion.

L'œuvre qui marque l'apogée de son talent est : "Guzman el Bueno" qui signale le retour définitif au drame héroïque et national.

Guzman est assiégé dans Tarifa par les Maures auxquels s'est joint l'infant de Castille, don Juan, dans l'espoir de renverser son frère et de devenir roi de Léon et Castille. Le fils de Guzman, Pedro, est fait prisonnier par les infidèles et l'émir l'envoie annoncer à son père que si, lorsque sonnera pour la troisième fois le clairon maure, la place n'est pas rendue, sa tête tombera. En même temps l'infant offre à Pedro la main de sa fille, doña Sol, qu'il aime et dont il est aimé, s'il consent à trahir les siens. Pedro refuse fièrement. C'est en vain que sa mère et doña Sol s'efforcent de retenir ce nouveau Régulus. Après un moment de faiblesse il redevient lui-même. C'est en vain que doña Sol offre son sang en échange de celui de son amant, espérant ainsi faire reculer son père devant le meurtre de sa fille : elle arrive trop tard. Tarifa est sauvée, mais Guzman n'a plus de fils.

L'héroïsme des sentiments éclate de toutes parts dans ce drame où se retrouve ce que Ph. Chasles signale avec justesse dans ses Etudes sur le drame espagnol au 17^e siècle : "el Pundonor"—le point d'honneur. C'est là en effet le grand mobile des actions, le grand ressort de tout ce théâtre aussi bien au 19^e siècle qu'au 17^e. Nous verrons plus tard un père tuer sa fille, un frère poignarder sa sœur, sur le simple soupçon d'une tache à leur honneur. C'est ce sentiment si intense et si beau, dans son exclusivisme exagéré qui donne au drame espagnol l'esprit de ces vieux chevaliers dont la lourde armure et la loyauté rude, empreinte dans leur fier regard, nous imposent le respect et l'admiration.

Et qu'on ne s'imagine pas qu'ils arrivent sans effort à cet héroïsme presque barbare. Non, ils sont hommes et l'on ne dira pas d'eux ce que Lamartine dit de Napoléon :

Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure.

Voyez plutôt le vieux Guzman, lorsqu'il vient de recevoir la lettre fatale qui lui donne à choisir entre la perte de son fils ou celle de son honneur. Il ne peut en croire ses yeux, il la relit.

"Oui... il n'y a nul doute... C'est bien cela... C'est en vain que je relis ce fatal message... En vain j'y cherche une parole qui le démente... Seules apparaissent à mes yeux ces lignes de sang... Infortuné !... Ils ne me trompent pas... Meurtrier de mon fils ou traître, voilà l'alternative... C'est là ce que tu proposes à un père ? C'est une pareille infamie que tu réclames d'un noble, d'un soldat ? Et tu es gentilhomme ?... Et tu es le fils d'un Alphonse, d'un roi castillan ? Non, tu ne

l'es point... C'est l'abîme infernal qui dans un jour de fureur l'engendra pour la honte de l'Espagne.

(Il se lève)

"Mais, non, cela ne peut être... C'est une vaine menace, une ruse par laquelle tu as cru vaincre ma constance... Ah ! je le connais trop ! Et son cœur scélérat est bien capable de ce forfait. Il me le tuera, le traître... O cieus ! si jeune, et si brave !... Et moi, je devrai y consentir, le livrer moi-même à ses bourreaux ?—Qui a le droit de m'imposer un tel sacrifice ? Personne... Pardonne, ô mon roi, pardonne, ô ma patrie, c'est en vain que vous le demandez, je ne puis l'accomplir. Ma dette, je vous l'ai bien payée... En plus de cent combats j'ai versé pour vous mon sang, ce sang avec lequel, n'importe où pour l'Espagne, j'ai écrit mon courage et ma loyauté. Voulez-vous encore plus de moi ? Réclamez-vous les murs de cette belle cité, refuge du pouvoir musulman ? Voulez-vous Grenade ? Et bien je vous donnerai Grenade pour Tarifa... Mais que dis-je ? Folle, vaine illusion !... Je rêve de prouesses et je les mettrais sous l'auspice d'une trahison ! Et j'espérerais encore vaincre, comme s'il restait quelque valeur dans une âme avilie ! Non, l'infamie, Guzman, serait ton lot, tu verrais flétrir ton illustre blason ; et le crime de Julien, fatal à l'Espagne, infidèle, tu le renouvellerais ; abhorré, tu serais forcé de te cacher dans des antres ignorés avec ce fils que tu prétends sauver. Non, il vaut mieux qu'il meure... Et qu'est-il après tout ? Rien que mon sang dans un autre corps. Et l'on m'en verrait avare maintenant—de ce sang que tant d'autres fois j'ai prodigué ? La patrie le réclame... qu'il soit à elle.

Vivant, je le condamnerais à l'infamie ; mort, je lui préparais une vie meilleure."

H. DE KASTNER.

QUELQUES NOTES

SUR LA

CONSTRUCTION DES NAVIRES A QUEBEC.

C'est en étudiant l'histoire de la construction des navires à Québec que l'on constate bien vite que cette grande industrie, dont notre ville a vécu, trop vécu peut-être, a eu, elle aussi, sa grandeur et sa décadence. Cette décadence tient à beaucoup de causes qu'il serait bon d'indiquer une fois pour toutes, afin d'éviter bien des méprises et des malentendus. La part de l'inévitable sera faite, quand on aura bien connu le milieu où cette industrie s'est produite et l'esprit de la population qui en vivait.

Nous essayerons de faire toucher au doigt ce qui

fut la force toute passagère et la faiblesse irrémédiable d'une industrie qui paraissait établie à demeure parmi nous.

Mais convient-il de parler encore de cette question des navires? Pourquoi pas, puisqu'elle est indissolublement liée à l'histoire industrielle de notre province? Quoique nous croyons la construction des navires disparue sans retour, nous estimons qu'elle peut encore devenir un thème à déclamations pour les charlatans politiques qui essaieront de faire croire, non pas aux charpentiers de navires, puisqu'il n'y en a presque plus, mais à quelques dupes, que la France, par l'abaissement du droit de 40 chelins par tonne sur les navires de construction coloniale, viendrait rendre à nos chantiers leur activité d'autrefois. Notre tâche sera de dissiper ces illusions.

Oui, ces charpentiers aux bras nerveux, au caractère trempé dans le travail en plein air, ont disparu; cette population d'ouvriers, saine et économe, n'est plus qu'un souvenir. Souvenir toujours pénible! Québec devait à cette brave population une bonne partie de sa fortune, et elle-même, à force d'ordre et d'économie, était devenue propriétaire des trois quarts au moins de Saint-Roch, dont les habitations en bois, toujours repeintes et embellies, représentaient un avoir considérable.

I

Causes de faiblesse.—Cette force passagère de l'industrie des navires, dont nous venons de parler, résidait dans la facilité qu'il y avait à se procurer les matières premières pour la faire valoir, c'est-à-dire le bois, dans un pays où il abondait. Nos navires, dans la construction desquels entraient comparativement peu de fer, n'ont jamais joui en Angleterre, laquelle constituait notre seul marché, d'une grande réputation. Les armateurs qui les acquéraient à bas prix les distiraient presque tous au commerce de bois. On peut affirmer que la décadence de nos vaisseaux commence avec les exigences du Lloyd anglais: ils coûtent cher, ne sont pas construits pour des armateurs étrangers en vertu de contrats spéciaux, et au coût de leur construction s'ajoutent les frais de dock, &c.

On s'est adonné à la construction des navires un peu à l'aventure. Bien des personnes s'y sont livrées qui n'avaient aucune aptitude pour ce genre d'industrie: maçons, marchands, cordonniers s'y sont jetés sans discernement; un capital énorme y a été englouti et les ruines que ces fièvres intermittentes de construction ont faites contribuèrent à appauvrir la population. Comme nous venons de le dire, nos navires n'étaient pas construits en vertu de traités spéciaux.

En effet, leur construction ressemblait à la production excessive des grandes manufactures, qui ne répond pas immédiatement aux besoins des marchés vers lesquels on la dirige. Cette méthode appelle les crises et est la cause des plus grands désordres dans le commerce et l'industrie.

Ce qui a manqué aux véritables constructeurs,— nous entendons ceux qui joignaient à la connaissance de leur art l'entente des affaires,—c'est l'esprit de solidarité, d'association pour se protéger contre la possibilité d'être entraînés dans les faillites fréquentes des agents anglais. Il leur fallait un agent canadien, un bureau, soit à Londres, soit à Liverpool où les navires nouvellement contruits étaient expédiés. C'était possible à une époque où ces constructeurs avaient des capitaux disponibles et s'étaient en peu de temps enrichis.

Il ne faut pas oublier que la situation de Québec, sur un fleuve fermé pendant près de sept mois, l'empêchera toujours de contenir une population de marins. Cette situation ne ressemble pas à celle des villes de nos provinces maritimes, en face d'un océan qui est une sollicitation constante pour les aventuriers de la mer.

Ces provinces constituent de véritables pépinières de gens de mer et l'on conçoit avec quel succès toute la population a pu contribuer à faire réussir cette industrie et à en retarder la décadence. Cette population, façonnée au spectacle de la mer, forme comme une vaste société coopérative pour l'exploitation de sa marine marchande.

Dès les commencements de la colonie canadienne, on s'aperçoit que ce n'est pas l'Océan qui tente les jeunes gens avides d'aventures, mais l'Ouest, les grands lacs et la forêt.

De là une disposition à ne pas tenter les voyages océaniques qui eussent été si fructueux pour le pays.

Ajoutons que la plupart des navires, aux époques prospères, étaient montés peu des marins étrangers, racolés dans les bouges de la rue Champlain.

II

Les grèves.—Les esprits à courte vue se sont dit et ont répété bien haut que les charpentiers de navires ont eux-mêmes donné à leur importante industrie le coup de grâce. C'est mal connaître et juger la grève des charpentiers,—qui ne fut que le résultat d'un long chômage devenu intolérable. Cette grève de 1868 était un avertissement, une manifestation suprême d'ouvriers qui ne pouvaient se rendre à la triste réalité des choses. L'industrie des navires est sur le point de finir, et les constructeurs eux-mêmes vont nous dire

les causes, pas toutes cependant, de cette décadence fatale.

III

Appel direct au gouvernement canadien.—Nous sommes toujours en 1868. Il n'y a pas de consul de France, pas de diplomates au petit pied pour servir d'intermédiaire à ceux qui souffrent; les journalistes, les orateurs de carrefour ne se sont pas encore jetés sur une question qu'ils n'ont jamais comprise; les constructeurs eux-mêmes, les intéressés ont seuls la parole et ils vont la faire entendre dans une pétition qui est un exposé à peu près complet de la situation faite à leur industrie à jamais compromise. Nous donnons ici un résumé de la pétition.

La construction des navires avait, jusqu'à quelques années auparavant, procuré du travail à la plus grande partie de la population de Québec, et elle contribuait largement à la prospérité du pays. Les navires en fer, que l'on ne cesse de construire sur les chantiers anglais, ont une préférence marquée sur les navires en bois; ces derniers sont tellement dépréciés qu'ils se trouvent presque complètement exclus des grands marchés européens, pour le transport des marchandises, et les constructeurs québécois s'aperçoivent qu'il leur est impossible de se livrer à l'industrie des navires, comme autrefois, avec avantage et profit.

Cet état de choses a réduit toute une population de travailleurs, gens habiles s'il en fut, à une extrême pauvreté. Des centaines de citoyens sont obligés de quitter leurs foyers, à la recherche du travail, et la plupart l'obtiennent à l'étranger. On constate avec chagrin l'émigration forcée d'une partie de la population québécoise, par suite de la perte d'une industrie à laquelle se liait d'une façon si intime le commerce de la ville.

Comment rendre à cette industrie sa vitalité d'autrefois? On crut qu'il serait possible d'obtenir l'aide du gouvernement canadien: lui seul paraissait en état de raviver nos chantiers devenus déserts. Il s'agissait de faire subir à notre marine marchande une transformation qui la mettrait en position de faire concurrence aux navires en fer dans les grands ports maritimes de l'Angleterre et des autres pays. Comment? En construisant des navires dits "composites," dont les couples ou membrage seraient en fer et le bordage et autres parties en bois. On ne pouvait cependant acquérir toute l'expérience voulue dans une pareille entreprise qu'au prix de bien des sacrifices. Les constructeurs y songèrent; et, appuyés des négociants et

de tous ceux que la marine marchande intéresse, ils présentèrent, 1868, aux chambres législatives du Canada, une pétition à l'effet d'obtenir du gouvernement une prime à la construction de navires "composites," tant par tonneau, construits au Canada.

Faut-il maintenant hasarder un commentaire? Le chapitre qu'on vient de lire, ne dit-il pas ce qu'un gouvernement canadien a été mis en demeure de faire pour la construction de nos navires? Les constructeurs de Québec, en 1868, faisaient une demande directe d'aide pécuniaire, comme les armateurs et les constructeurs français l'on fait il y a deux ans; y a-t-on répondu?

IV

Les sociétés coopératives.—En 1866, deux ans avant la grande manifestation des ouvriers engagés dans la construction des navires, le mal dont celle-ci souffrait s'accroissait davantage. M. P. G. Huot, alors député de la division de Québec-Est, eut l'idée de former une vaste association destinée à galvaniser une industrie déjà mourante. Cette société de construction navale, dans la pensée de son promoteur, devait surtout s'appuyer sur le principe du "groupement des intérêts identiques", pour nous servir d'une expression d'Emile de Girardin.

Il était permis d'espérer qu'une pareille association produirait les plus bienfaisants résultats. "La construction de navires est, à Québec, la grande industrie qui tient lieu de manufactures; c'est la seule qui fasse vivre la population ouvrière; la seule sur laquelle compte le petit commerce, la seule enfin qui contribue le plus largement à la circulation du capital; quand elle s'arrête, tout languit. Elle doit changer ses conditions d'être et chacun a le droit de s'étonner que l'on ne se soit pas associé plus tôt pour l'exploiter, de ce que l'on ait pas imité les ouvriers de Paris s'associant pour soumissionner certains travaux adjudés par le gouvernement français; les charpentiers de navires au Nouveau-Brunswick; les vastes associations de pêcheries dans certaines villes des Etats-Unis,—New-Bedford, par exemple, pour la pêche à la baleine. C'est la réunion des petits capitaux qui fait et alimente les grandes entreprises..."

C'est là à peu près le langage que tenaient M. Huot et quelques hommes intelligents, soucieux des intérêts industriels de la ville, qui vinrent lui prêter main forte pour la réussite de sa grande entreprise.

La politique,—M. Huot, devenait dangereusement populaire avec son projet,—devait essayer de ruiner les commencements de la société. On opposa* à

* M. Cauchon, dans le *Journal de Québec*.

celle-ci la création d'une banque de construction, institution de crédit, spécialement fondée pour aider au constructeur à obtenir des avances au moyen desquelles il pourrait construire et armer ses navires. Ce dernier projet n'était pas sérieux, celui de M. Huot avait sans aucun doute plus de chance de gagner la faveur du public qui, cependant, n'y répondit pas dans la mesure qu'il convenait pour sa réussite. L'esprit d'association n'était pas où l'on espérait le trouver. Les deux projets disparurent.

Nous pourrions parler d'autres projets d'associations conçus en vue de créer ici une véritable marine marchande. La mention du projet de M. Huot, susceptible de réalisation, suffit, selon nous, pour démontrer qu'une évolution était devenue d'une impérieuse nécessité. Pourquoi cette évolution ne s'est-elle donc pas accomplie ?

V

Navires construits pour la France.—Ceux qui ont cru à la possibilité de construire un grand nombre de navires pour le marché français ont entretenu, comme à plaisir, une illusion qui a fini par se dissiper. La France ne pourrait à elle seule rendre à nos chantiers déserts l'activité qu'ils avaient jadis. Il est vrai qu'on a bâti à Québec quelques navires pour des armateurs marseillais, mais leur construction était d'une nature particulière, appropriée au transport de certaines marchandises. La place de Marseille ou tout autre port français, n'a sollicité aucun autre constructeur que M. Narcisse Rosa et ceux qui avaient encore quelques chantiers s'y sont montrés indifférents.

On a fait preuve d'une grande ignorance à propos de cette question des navires pour le marché français. On a perdu de vue que la marine marchande de la France subit à l'heure qu'il est une transformation qui s'impose à tous les pays maritimes, l'Angleterre ayant été la première à entrer dans cette voie.

Les armateurs marseillais ont maintenant des navires à vapeur pour aller en Afrique, au Sénégal, au Gabon, chercher les graines oléagineuses. L'un de ces armateurs faisait part, tout dernièrement, à un publiciste français, M. Simonin, du changement qui s'opérait dans la marine commerciale de notre ancienne mère-patrie : "J'ai calculé, disait-il, que j'avais plus d'intérêt à naviguer à la vapeur qu'à la voile, et je vais transformer ma flotte... Aujourd'hui la vapeur est devenue plus économique que le vent. Avec elle on part et l'on arrive à jour fixe, et l'on peut faire trois voyages quand la voile n'en a pas encore fait. Il faut aussi moins de personnel. De tout cela, il résulte que les frais d'intérêt du capital, d'a-

mortissement du matériel, d'assurances, &c., sont encore moindres pour chaque voyage."

Eh bien, qu'en pensera-t-on ici maintenant ? Nous n'avons pas su transformer notre navire marchande ; croit-on que les Français vont venir expressément ici pour restaurer une industrie que l'on veut maintenir chez eux à coups de primes ?

"Oui, ajoute le publiciste que nous venons de nommer, la vapeur a triomphé enfin de la voile, et c'est dans cette transformation saisissante, qui s'opère en ce moment sous nos yeux, que gisent véritablement les souffrances de la marine marchande ! c'est pourquoi ces souffrances sont générales, c'est pourquoi tous les pays se plaignent..."

"Les manoeuvriers d'hier, les gabiers perchés dans les hunes, les matelots perdus dans les cordages et carguant les voiles, ont fait leur temps. Depuis deux siècles, plus de galères ; depuis 1860, plus de vaisseaux à trois ponts, chargés de voiles, et plus de cette armée de matelots groupés derrière des murailles de bois. C'est l'âge du vaisseau cuirassé qui est venu, et le recrutement des hommes qui le montent ne s'opère plus comme jadis... Jamais transformation plus complète que celle qui, de nos jours, s'est opérée partout dans la marine, qu'il s'agisse de celle du commerce ou de celle de l'Etat."

Qu'aurions-nous à donner à la France en échange des bons procédés qu'on attend d'elle, à supposer que ses capitaux viennent ici pour encourager la construction des navires ? Le pays est tout à la protection et notre tarif ne sera pas modifié en vue des chantiers maritimes de Québec.

Nous reconnaissons de suite que la question que nous venons de poser est tout à fait oiseuse, en ce qui touche la construction des navires pour la France et d'un échange avec celle-ci de procédés commerciaux à cet égard. Nos chantiers ne se rouvriront pas ; notre chargé d'affaires,—commerciales, nous le supposons,—peut sans crainte soulager son fardeau, déjà passablement léger, de celle-la.

J. AUGER



